Document généré le 24 avr. 2024 20:21

ETC

Le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo couronné de succès à sa 17e édition

Lyne Crevier

Numéro 7, printemps 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36382ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Crevier, L. (1989). Compte rendu de [Le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo couronné de succès à sa 17e édition]. *ETC*, (7), 86–87.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo couronné de succès à sa 17e édition

Jane B. par Agnès V. d'Agnès Varda, France

Le cinéma Parallèle, qu'on tenait pour moribond il n'y a pas si longtemps, nous a donné du 20 au 30 octobre 1988 l'un des meilleurs festivals depuis ses débuts en 1971.

Et cela tient du miracle. Car, après avoir failli être rayé de la carte, à quelques mois de sa 17e édition (pour manque d'argent); après avoir subi un incendie dans ses bureaux le 22 août dernier, détruisant une bonne partie de l'importante collection de films, de vidéos et d'archives; après avoir perdu, puis retrouvé Dimitri Eipides (qui s'était «égaré» à la programmation du *Festival of Festivals* de Toronto), le Parallèle ne s'est jamais si bien porté.

Jusqu'à son autre directeur, le pur et dur Claude Chamberlan, qui renaît encore de ses cendres, tel le phénix de la fable, en recevant l'appui financier gouvernemental nécessaire à la survie de l'institution montréalaise du boulevard Saint-Laurent, n'en déplaise à son plus farouche adversaire, Serge Losique.

Le Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo nous conviait donc à un «festin» gargantuesque composé de 58 longs métrages, de 10 courts et de 54 vidéos venant de 23 pays. La dernière édition mettait également l'accent sur le nouveau cinéma portugais.

En outre, l'on a pu voir un programme consacré au documentariste de 90 ans, Joris Ivens (surnommé le *Hollandais volant*), qui nous a livré sa dernière œuvre, *Une histoire de vent*, tournée en Chine et présentée à la Cinémathèque québécoise dans le cadre d'un hommage à ses 25 ans d'existence.

Les projections ont eu lieu au Ouimetoscope, à la Cinémathèque, à l'Institut Gœthe (dans une salle toute neuve et très confortable de 73 fauteuils) et au cinéma Parallèle dans une salle de 80 places qui est désormais la plus *high tech* en ville : une salle munie de projecteurs pour les films en super 8, en 16 mm et 35 mm, et pourvue d'un système stéréo *Dolby*. Le luxe quoi!

Certains films du Festival , dont *Chocolat* et *Jane B. par Agnès V.* ont été distribués en salles commerciales, peu après l'édition 1988. *Chocolat* a été réalisé par Claire Danis, dont c'était le premier long métrage. Mais celle-ci était loin d'en être à ses premières armes au cinéma puisqu'elle a été assistante de cinéastes comme Jacques Rivette, Costa Gavras, Wim Wenders, Jim Jarmusch...

Pour son premier coup d'envoi au cinéma, elle s'est attaquée à un sujet fort aventureux : le colonialisme. Ce seul mot fait encore frémir toute une génération de cinéastes européens qui n'osent pas fouler ce territoire miné. Pas pour Claire Danis qui a vécu en Afrique jusqu'à l'âge de 14 ans.

Elle raconte donc l'histoire d'une famille française installée au Cameroun. Un Cameroun d'avant l'indépendance, au moment où les Européens, forts de leurs privilèges de colonisateurs, méprisaient plus ou moins ouvertement les Noirs à leur service.

C'est dans un paysage à couper le souffle — sable mordoré, franche lumière, chaleur étouffante — que les heures s'écoulent tranquillement pour cette famille composée d'une fillette de sept ans, France (Cécile Ducasse), de son père Marc Dalens (François Cluzet), un administrateur constamment parti en tournée sur ses terres, de sa mère Aimée (Giulia Boschi), une beauté plus ou moins oisive, et de Protée (Isaac de Bankolé) le *boy*, fier, discret, et omniprésent à la fois.

Ce même Protée qui confectionne un sandwich... aux fourmis dans lequel France croquera à belles dents. Éloquente, cette image suffit à illustrer l'opposition entre les culture blanche et noire. Le reste du film joue continuellement sur cette différence, entre pouvoir blanc et asservissement noir.

Seul Protée se rebellera en se battant d'abord contre un Blanc qui l'insulte, puis en repoussant les avances d'Aimée qui le chassera et le remplacera par un autre *boy*. France perdra ainsi son serviteur, son compagnon de jeu qui, comme elle, observe le curieux monde des adultes.

Par ailleurs, le lyrisme du paysage délicatement coloré d'ocre et d'or nous replonge dans ces films américains des années 50, qui avaient pour cadre

Books of Days de Meredith Monk

l'Afrique des colonisateurs, un continent où la plupart d'entre eux se la coulaient douce, une Afrique désormais disparue, que Claire Danis réussit magistralement à faire revivre.

Autant *Kung Fu Master* d'Agnès Varda m'a laissée indifférente, autant j'ai pris un vif plaisir à voir *Jane B. par Agnès V.*. À condition d'aimer Jane Birkin, ce «documentaire» présenté au Festival était tout simplement hilarant, sensible, candide, touchant. Une réussite.

Pas facile de filmer Jane B., la femme, car avant d'être actrice, elle est d'abord un être extrêmement timide. Qui l'eût cru! Or, Agnès Varda a imaginé toutes sortes de mises en scène nous montrant l'actrice jouant Jeanne d'Arc, Calamity Jane, ou la Jane de Tarzan ou de Gainsbourg.

Jane se raconte également entre des morceaux de fiction. Comment, dans le fond, elle aimerait garder l'incognito, mais en même temps ne peut souffrir de ne pas être reconnue. Jane est fille du paradoxe; c'est ce qui la rend délicieusement belle et désirable à la plupart des hommes, Jacques Doyon en tête, son compagnon actuel.

Agnès Varda signe ici une œuvre faite de complicité, d'amitié et d'amour entre elle et une Jane Birkin étonnamment vraie malgré les artifices du cinéma.

Un autre documentaire est digne de mention. Celui de l'artiste multidisciplinaire Meredith Monk. Son *Book of Days* s'éloigne de la forme habituellement réservée à ce genre cinématographique.

Monk a voulu nous montrer les similitudes qui existent entre notre époque et celle du Moyen Age. Plus particulièrement au XIV[e] siècle, alors que les gens connurent la peste, les guerres et par-dessus tout la peur de l'apocalypse, situations les laissant dans une angoisse terrible qui s'accroissait chaque jour.

La cinéaste démontre encore que notre époque n'est pas plus à l'abri des misères, si on en juge par la menace de l'holocauste nucléaire, des maladies incurables dont le sida, de l'extrême solitude ressentie par la majorité d'entre nous ou d'autres fléaux semblables...

L'originalité du film tient au procédé retenu par Meredith Monk, qui décide de promener sa caméra comme si elle faisait un reportage télévisé (de type *human interest*) sur la vie d'un petit village médiéval, en interrogeant les gens sur leur métier, leur famille, leurs aspirations et, à l'occasion, voilà qu'elle leur demande ce qu'ils pensent de la contraception, de la pollution, des armes chimiques... laissant ses interlocuteurs dans une belle confusion! Finalement, on constate que la nature humaine ne change pas tant que cela : ses tourments, ses joies, ses chagrins restent les mêmes, d'une époque à l'autre.

Le film, tourné tantôt en noir et blanc, tantôt en couleurs, envoûte totalement grâce aussi à la musique de Meredith Monk, intemporelle, céleste, qui s'oppose au prosaïsme de son propos. Si jamais ce film revient à l'affiche, ne le ratez pas!

Le documentaire *The eye above the Well* du photographe hollandais Johan van der Keuken est exceptionnel. Il a réussi le pari de filmer un village indien comme bien peu de cinéastes l'ont fait jusqu'ici. Avec sa caméra à l'épaule, il se contente de laisser parler les images. Donc, pas de verbiage inutile ce qui ajoute de la puissance au document.

Johan van der Keuken s'intéresse depuis longtemps au processus de changement des sociétés traditionnelles en route vers la modernité. À mon sens, la dernière tranche du film vaut à elle seule un cours universitaire en «recherche culturelle», par exemple.

On suit ainsi une fillette à son atelier de danse traditionnelle. Drapée de soie aux vifs coloris, elle esquisse les mouvements prescrits par le professeur avec une telle grâce, une telle application, que la caméra n'arrive pas à s'en détacher. Pas plus d'ailleurs, que l'expression multiple de ses yeux, traduisant tour à tour peur, confiance, apaisement et sérénité. Fascinant. Tout comme l'est le professeur de chant, au visage dégageant une rare mansuétude, qui enseigne passionnément à ses jeunes élèves la justesse de la voix avec une gestuelle inimitable. Le film se termine sur ces images qui reviennent longtemps après nous hanter.

Avant de vous quitter, j'attire votre attention sur la remarquable vidéo de Luc Bourdon, *The Story of Feniks and Abdullah*, gagnant du premier prix de la section vidéo dramatique au Festival d'Atlanta en Georgie et également de celui de notre Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo.

Tourné à un train d'enfer, grâce à l'appui financier du Western Front de Vancouver, le jeune vidéaste a conçu un merveilleux poème visuel et littéraire (en s'inspirant des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes), qui met en scène la voix (seulement) d'un amant laissant d'innombrables messages (sur un répondeur) à celle qu'il aime, et qui ne se manifeste jamais.

Une ode à l'amour illusoire, romantique ou inassouvi.

Lyne Crevier